

Ainsi vont leurs discours.

**Et la rame tardive aux murs du vieux château,
Plus lente chaque jour, ramène le bateau.**

Enfin, un double aveu, on devine lequel, vibre dans le silence des bois. Mais dans l'âme de la jeune Italienne, la patrie règne au-dessus de Marco.

« Je cède à mon pays ton cœur qui m'appartient, » lui dit-elle. C'est un grand sacrifice, et pour l'accomplir sans retour, elle monte dans sa nacelle et s'enfuit pour jamais. En effet, l'heure revient où la barque si impatientement attendue a coutume d'apparaître sur le lac. Mais ce soir, rien. Marco désespéré, anxieux, s'élançait dans le bateau du pêcheur et le dirige sous les fenêtres du donjon d'Ilerman. Une d'elles est éclairée, et ton cœur te dit, pauvre proscrit, à qui appartient cette lampe qui veille ainsi sur le souvenir, sur le regret peut-être. Quelle nuit pour toi !

. **Le flot jusqu'à l'aube
Berça ton désespoir et ne put l'assoupir.**

A l'aube, Marco quitte son poste périlleux, attache plus loin son esquif au pied d'une roche, et caché parmi les arbustes, cherche à percer du regard les murs du château. Une voix intérieure lui dit qu'il va revoir Fausta. Cette voix du cœur ne mentait pas. La barque de la bien-aimée glisse sur le lac, et celle qui la monte, calme, souriante, glisse sous les flots.... pour reparaître bientôt à la surface, sauvée par son amant.

— Oui, j'ai voulu mourir, l'abîme où je descendais me défendait d'être à toi.

**Moi, qui place avant tout l'Italie à venger,
Je ne puis partager ton cœur même avec elle.**

Pars donc, va, meurs, la patrie t'appelle. Mais pars sans